

Remise du Prix Dentan 7 mai 2009, Cercle littéraire Lausanne

Texte du discours de remerciements du lauréat prononcé après le laudatio du président du jury, M. André Wyss

Me voilà de retour, 23 ans après, au Cercle littéraire de Lausanne, de retour, oui, car j'ai foulé ses parquets en 1986, alors que je rédigeais « Le Temps des derniers cercles », paru en 1987 chez Zoé, et que ce « dinosaure de la tradition des cercles », comme je disais, ne pouvait évidemment échapper à mon attention. Le Cercle littéraire de Lausanne, fondé en 1819, est décrit de la page 125 à la page 133 de cet ouvrage. En les relisant l'autre jour, je suis tombé sur des passages qui m'ont intimidé. C'est que Sainte-Beuve a foulé ces parquets en 1837 ou encore Chateaubriand, invité en 1826 par le comité d'alors. En 1986, j'avais rencontré M. Philippe Jaton, président du cercle, un homme dans la quarantaine, et je lui avais posé plein de questions. Les femmes, admises pour emprunter des livres depuis le début des années 50, n'étaient toujours pas admises dans les salons du cercle et cela m'avait semblé paradoxal parce que, lors de ma visite, j'avais rencontré aussi Mme Jeanne Kohler-Anex, bibliothécaire, sans doute absente aujourd'hui vu l'âge qu'elle avait alors, et qui m'avait semblé être, davantage encore que son président, la mémoire du cercle. Je me demande si cette situation a évolué ou si la tradition est demeurée inflexible. Je me demande ce qui s'est passé après 1987.

De manière générale, je me pose presque sans cesse des questions plus ou moins intelligentes. J'ai toujours envie de savoir ce qui va se passer.

Pléthore, par exemple, je l'ai ressuscité pour voir ce qui allait se passer, tout simplement. Je n'en avais aucune idée. Il y a environ 30 ans, c'était encore avant que j'écrive ce livre sur les cercles, ça devait être pareil quand je ai créé le personnage Pléthore, probablement : j'avais envie de voir ce qui allait se passer. Si je le pouvais, je passerais ma vie à attendre pour voir ce qui va se passer. Mais si je me contente d'attendre ainsi, il ne se passera jamais rien. Il faut donc faire quelque chose pour qu'il se passe quelque chose. Et voilà toute la question : que faire ? En général, c'est quand on a trouvé ce qu'on pourrait bien faire qu'on se dit qu'il faudrait encore en penser quelque chose. La pensée vient après l'action et l'action marque la pensée de toute sa pesanteur. C'est pourquoi les banquiers pensent que l'économie ne pourrait pas tourner sans les banques et que les écrivains pensent que la vie ne serait pas tout à fait vraie sans la littérature.

Il y a toute la vie dans cette question, que faire, et il y a aussi toute la littérature qui est un des meilleurs outils pour parler de la vie. Que faire ? Que vivre ? Qu'écrire ? Un des moyens de répondre à la question que faire c'est de se mettre à écrire. Pendant qu'on écrit on continue de poser cette question et d'y répondre et par conséquent on prolonge l'état d'enfance pendant lequel tout paraît encore possible. Se décider à écrire c'est décider de ne rien décider tellement c'est idiot de décider puisque c'est forcément aussi renoncer à quelque chose.

Ecrire embrasse tout, tout ce qui est possible et donc aussi l'impossible puisqu'il est impossible de faire tout ce qui serait possible.

Pléthore ressuscité est une expérience littéraire qui aborde de manière ludique des questions propres aussi bien aux personnages de fiction qu'aux personnages réels. La frontière n'est pas toujours aussi nette qu'on le croit entre les uns et les autres. J'en donne un seul exemple : à Londres, au 10 Baker Street, quantité de personnes réelles se rendent en pèlerinage à l'adresse bien réelle du fictif Sherlock Homes. Je ne voudrais pas en tirer des vérités, ni des dogmes, quant aux bienfaits ou aux contre-indications de la résurrection. Mais je crois pouvoir dire que notre appétit de vivre implique la capacité de disparaître et de réapparaître, ne serait-ce que dans les mémoires des autres, subrepticement, même si l'on n'est qu'un obscur Pléthore oublié de tous ou de presque tous, paru chez un éditeur qui a fait faillite il y a longtemps, et non un grand du monde des personnages comme Sherlock Homes, par exemple, ou Maigret, ou encore Plume, le Plume de Michaux, qu'est-ce qu'il dirait aujourd'hui ? Du premier Pléthore, celui des nouvelles parues en 1982, je sauverais aujourd'hui quelques textes, pas tous, j'en retrancherais quelques vagissements encore adolescents.

Donc je l'ai ressuscité pour voir s'il est possible de ressusciter et pour tester comment pourrait s'y prendre un personnage revenu à la vie. Est-ce qu'il retournerait sur ses pas ? Est-ce qu'il tenterait de tout recommencer à zéro comme s'il n'avait jamais vécu ? Est-ce qu'il tenterait de poursuivre le chemin là où la mort l'avait interrompu ? Est-ce qu'il s'empresserait, comme le plus célèbre de tous, de s'en aller après 3 jours ? Et que ferait-il si son auteur, en réalité, manquait de mourir peu après sa résurrection ? Comme vous le voyez, ce sont des questions plutôt vertigineuses et passablement sérieuses.

D'après ce que j'entends ici ou là, il semble que ce sérieux fasse rire de temps en temps. Tant mieux. J'ai toujours eu l'intime conviction que les questions les plus sérieuses sont aussi les plus comiques. J'ai toujours senti la parenté qui existe entre le tragique et le comique.

Il semblerait que le jury du Prix Michel-Dentan ait couronné cette année un écrivain et un livre atypiques. Cela ne m'étonnerait pas : je n'ai jamais eu l'ambition d'être typique, ou alors il y a très longtemps, lorsque j'étais enfant, et je n'y suis jamais parvenu. Oui, je me souviens par exemple d'avoir rêvé d'être comme mon oncle le postier. Je mettais ma casquette, j'enfourchais mon vélo et je pédalais jusqu'à la Poste où j'accomplissais un travail utile à tout le monde et ensuite je revenais à la maison à bicyclette, je me mettais à table, je mangeais en compagnie de ma femme et de mes enfants et puis je faisais les cent pas dans le corridor pour digérer tout en chantonnant, comme lui, je chantonnais joyeusement car j'avais vraiment toutes les raisons d'être heureux. Ou alors j'étais vétérinaire et j'imaginai que j'étais réveillé en pleine nuit par l'âpre sonnerie du téléphone, je m'extirpais de la douceur des draps, de la douce chaleur de ma femme, je m'habillais en vitesse en savourant la dureté de

mon existence et je me précipitais dans la nuit, il neigeait bien sûr, pour porter secours à une vache en train de vêler, ou bien à un cheval malade... Mais cela a été une ambition hors de portée, cela n'a jamais été que des rêves. Toute mon histoire familiale, tout mon trajet, ne pouvaient faire de moi qu'un type atypique, c'est-à-dire un type trop occupé à se chercher pour vraiment se trouver. Je me suis toujours posé toutes sortes de questions et j'ai toujours écrit toutes sortes de choses qui ont fini par faire de moi un atypique assez typique, dans le fond. Un écrivain, un type toujours installé au centre de tous les possibles, en littérature, là où l'on se donne l'illusion de maîtriser à peu près la peur de vivre.

C'est beaucoup d'honneur que le Prix Michel-Dentan pour cette brève réapparition de Pléthore. J'en remercie le jury : un signe de reconnaissance est toujours bon à prendre dans un univers aussi fragile. Je remercie Michel Schlup, directeur de la Bibliothèque Publique et Universitaire de Neuchâtel pour quelques semaines encore, qui est aussi, et peut-être surtout, un infatigable chercheur doublé d'un animateur bénévole de la Revue Neuchâteloise. C'est lui qui a suscité la rédaction du livre primé en 2009 par votre jury, livre qui fait partie de la Collection littéraire de cette revue. Je ne suis pas certain que la résurrection de Pléthore se serait produite sans la stimulation qu'a constituée sa demande pour rédiger un titre de cette collection. Mais je n'oublie pas ce que je dois aux Editions Zoé, mon éditeur habituel, et en particulier à sa directrice Marlyse Pietri, qui publie mes livres depuis plus de 20 ans, l'essentiel de mon œuvre en fait, et dont le regard complice et parfois critique m'a toujours été précieux. Sans son soutien et son engagement constants, Pléthore ne serait pas non plus ressuscité ! C'est pourquoi je tiens à l'associer pleinement à mes remerciements. Enfin, je remercie mes proches, Françoise d'abord, courageusement aux premières loges de mes sautes d'humeur, lectrice aussi de quantité de tentatives souvent avortées, et mes 3 enfants, de la plus jeune au moins jeune, que j'aime avec peut-être parfois un peu trop d'exigence, et vous, amies, amis qui avez poussé l'amitié jusqu'à venir ici m'épauler de votre présence dans ce périlleux moment de « gloire dentanesque ».